

Affaires d'Italie

Autor(en): **Fabrizzi, N. / Mistori, Mario-G. / Garibaldi, Menotti**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **12 (1867)**

Heft 22

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-331437>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE

SUISSE

dirigée par

F. LECOMTE, colonel fédéral; E. RUCHONNET, major fédéral d'artillerie;
E. CUÉNOD, capitaine fédéral du génie.

N° 22. Lausanne, le 20 Novembre 1867. XII^e Année.

SOMMAIRE. — **Affaires d'Italie.** *Rapports italiens et français sur le combat de Mentana.* — *Pièces diverses.* — *Note-circulaire de M. Menabrea.*

SUPPLÉMENT. — **REVUE DES ARMES SPÉCIALES.** — Transformation du matériel d'artillerie suisse. — Effet des projectiles Chassepot. — L'artillerie rayée dans la campagne de Bohême. — Des navires cuirassés.

AFFAIRES D'ITALIE.

On lit dans le *Moniteur universel*, sous la date du 1^{er} novembre :

« Le maréchal ministre de la guerre a reçu, le 1^{er} novembre au matin, des nouvelles de M. le général de Faily, datées de Civita-Vecchia, 30 octobre.

« Le général a débarqué dans ce port avec la 1^{re} brigade de la division Dumont, le 29, à 3 heures de l'après-midi.

« La brigade de Potier a pu être débarquée à son tour dans la soirée du 30.

« Le général Dumont a dû entrer à Rome le 31 avec sa 1^{re} brigade.

« Garibaldi était à Monte Rotondo, 21 kilomètres de Rome, avec 5000 hommes.

« Les communications avec l'Italie sont rompues. La dépêche du général de Faily a été apportée à Nice par un bateau à vapeur. »

Sous la même date :

« Le maréchal ministre de la guerre a reçu, dans la soirée du 1^{er} novembre, une dépêche du général de Faily, datée de Civita-Vecchia, 31 octobre.

« Le général Dumont est à Rome avec la brigade de Polhès. Nos troupes ont été reçues à Rome avec enthousiasme par la population.

« Les garibaldiens sont toujours aux environs de Rome.

« La brigade Duplessis arrivait à Civita-Vecchia au moment du départ du bateau porteur de la dépêche du général. »

Sous la date du 5 novembre :

« Des dépêches de Florence, datées du 4 novembre au matin, annoncent que les troupes pontificales ont rencontré la veille, près de Tivoli, les bandes commandées par Garibaldi et les ont immédiatement attaquées. Après un combat acharné, les garibaldiens ont fui en désordre, laissant sur le champ de bataille trois mille des leurs, tués, blessés ou prisonniers. Garibaldi a réussi à s'échapper et à gagner Terni. Les autorités italiennes l'ont fait conduire à Florence avec ses deux fils. De son côté, le général Ricotti, commandant en chef de l'armée italienne, a opéré sur la frontière l'arrestation et le désarmement de quatre mille garibaldiens qui cherchaient à se réfugier sur le territoire italien. »

Sous la même date :

« Garibaldi a été arrêté hier au soir 4 novembre à Figline (dans les environs d'Arezzo), par les soins des autorités italiennes. Il a été conduit ce matin au fort de Varignano, près de la Spezzia. Ses deux fils y ont été enfermés avec lui.

« Les Etats-Romains sont actuellement délivrés de toutes les bandes qui les avaient envahis. Le gouvernement italien vient de donner l'ordre aux troupes royales, qui avaient occupé sur le territoire pontifical quelques points voisins de la frontière, de les évacuer et de rentrer sur le territoire italien.

« Les communications télégraphiques sont rétablies entre Rome et Florence et entre Rome et Naples. »

Sous la date du 6 novembre :

« La bataille livrée par les troupes pontificales aux bandes garibaldiennes sur le territoire de Mentana, et continuée à Monte-Rotondo, a été très sérieuse. D'après les évaluations parvenues au ministère des armes à Rome et publiées dans le journal officiel, 10,000 garibaldiens ont prit part à l'action ; ils ont eu 800 tués ou blessés, et ont laissé entre les mains des troupes romaines 2000 prisonniers, 5000 à 6000 fusils et 6 canons. Les pontificaux ont eu 150 hommes tués ou mis hors de combat. »

Sous la date du 7 novembre :

« En présence des nouvelles venues d'Italie, l'empereur a donné l'ordre de contremander le départ de la troisième division, qui devait s'embarquer à Toulon pour Civita-Vecchia. »

Sous la date du 8 novembre :

« Le gouvernement de l'empereur a appris avec une vive satisfaction la résolution spontanée par laquelle les troupes royales ont été rappelées sur le territoire italien.

« Par une dépêche spéciale il a chargé notre représentant en Italie de témoigner au cabinet de Florence combien il appréciait les sentiments de conciliation et la fermeté de vues qui ont dicté cette détermination.

« Les efforts patriotiques du gouvernement italien pour rétablir partout dans la péninsule l'ordre, la sécurité et le respect des traités, inspirent au gouvernement français la plus grande confiance et lui donnent la conviction que les bonnes relations de la France et de l'Italie continueront à s'affermir et à se développer.

« L'Empereur a décidé que le corps expéditionnaire français évacuerait Rome et les autres villes des états pontificaux qu'il occupe aujourd'hui aussitôt que l'ordre y serait assuré. Les troupes se concentreront graduellement sur Civita-Vecchia. »

RAPPORT GARIBALDIEN.

La *Riforma* publie le premier rapport suivant sur l'affaire de Tivoli :

Le 3 novembre, à midi, le corps des volontaires italiens qui occupait Monte-Rotondo se mit en marche par la route de Montano sur Tivoli, où devaient se concentrer tous les autres corps occupant le territoire pontifical. Le général Garibaldi avait prévu l'éventualité de la rencontre de l'ennemi en chemin, et il avait donné des ordres en conséquence. L'avant-garde était composée du 2^e bataillon de bersagliers, qui devait flanquer notre droite la plus exposée à l'ennemi. Nous étions au nombre de 5000 hommes, avec deux pièces d'artillerie prises à Monte-Rotondo.

L'avant-garde avait dépassé Mentana, quand les éclaireurs apprirent au général que les troupes pontificales avaient déjà attaqué la tête de colonne et l'extrême avant-garde. A la vue de l'ennemi, Garibaldi prit ses dispositions. Le 2^e bataillon de volontaires et les 2^e et 3^e de bersagliers en compagnie de carabiniers de Livourne, prirent position sur les collines, à un demi-mille de distance de Mentana. Ils furent reçus par un feu très vif de chasseurs étrangers et de zouaves. Mais les positions en avant de Mentana n'ayant pas été trouvées propres à une bonne défense, le gros de nos troupes se rapprocha de Mentana,



occupant le château et les maisons, pendant que le reste des troupes garibaldiennes s'échelonnait à la gauche et derrière le pays. Alors, deux colonnes de zouaves et de chasseurs attaquèrent le village de front et à la gauche, comme on l'avait prévu, et ils parvinrent, pour quelques instants, à pénétrer dans les premières maisons ; ce moment était critique : Mentana et la retraite se trouvaient menacées. Le général Garibaldi ordonna une charge à la baïonnette sur toute la ligne : cette charge fut exécutée d'une manière brillante ; Mentana fut reprise.

Le général, posté sur une hauteur, dirigeait lui-même le tir de nos canons. Le sort de la journée paraissait être décidé, et l'ennemi perdait du terrain, quant on vit paraître en ligne une nouvelle phalange ennemie : c'étaient de nouveaux bataillons de la légion d'Antibes qui, venant en aide aux bataillons fléchissants de la première ligne, attaquèrent les nôtres vigoureusement : leurs armes de précision et leur artillerie décimaient nos rangs, encore bien que nous continuassions de disputer le terrain pouce par pouce... mais la victoire devenait impossible, le nombre nous écrasait, les munitions manquaient, nos pièces avaient épuisé leurs 70 coups.

Il devenait nécessaire d'assurer leur retraite qui s'opéra bien sur Monte-Rotondo.

Le général Garibaldi employa toutes ses forces disponibles à la défense des positions et du fort, l'ennemi vint à une portée de fusil, mais il n'osa ni avancer, ni attaquer. Vers les cinq heures du soir, il se reconcentra sur les collines, vis-à-vis de Monte-Rotondo, et il laissa toute la soirée et la nuit à notre disposition.

Garibaldi aurait pu organiser sur ce point une forte résistance : mais, après l'intervention française et italienne, la situation politique dominait la situation militaire : toute effusion de sang devenait désormais superflue. Le général Garibaldi l'avait compris ; il ordonna la retraite sur Passo-Correse. On exécuta cette retraite dans la soirée, en bon ordre et sous les yeux de l'ennemi. Le combat avait duré quatre heures.

Nous avions en face de nous toute l'armée pontificale avec trois batteries d'artillerie, dont on n'avait du reste pu mettre en position que quelques pièces.

L'attitude des volontaires a été digne d'éloges. Tous les officiers généraux et supérieurs ont payé de leur personne ; mais les germes de dissolution répandus dans le corps des volontaires par les agents de trois polices, le défaut de munitions, la mauvaise qualité des armes, ont rendu la victoire impossible.

Nos pertes peuvent s'élever à 250 hommes tués ou blessés ; mais l'ennemi a payé bien plus cher sa victoire.

Signé : N. Fabrizzi ; Mario-G. Mistori, Menotti
Garibaldi, G. Guertzani, G. Adamoti.

RAPPORT DU GÉNÉRAL DE FAILLY.

Le commandant en chef de l'expédition française a adressé au ministre de la guerre à Paris le rapport suivant :

« Monsieur le maréchal,

« A mon débarquement à Civita-Vecchia, le 29 octobre dernier, les premiers renseignements qui me furent fournis sur les bandes révolutionnaires constatèrent que le gros de leurs forces, sous le commandement direct de Garibaldi, occupait, au nord de Rome, une position menaçante pour cette ville. Leurs avant-postes bordaient la rive droite de l'Anio et menaçaient Rome. Nos premières opérations devaient donc tendre à les en éloigner et à les déloger des positions qu'ils occupaient. J'étais d'autant plus impatient de prendre l'offensive, que tout retard permettait aux bandes de s'y asseoir fortement.

« Dès que les forces réunies à Rome me parurent suffisantes, et de concert avec le ministre des armes commandant de l'armée pontificale, les bases de l'opération furent arrêtées et leur exécution fixée au dimanche 3 novembre.

« Le Tibre arrive à Rome en suivant une direction générale du nord au sud. A peu de distance de la ville, il reçoit, sur sa gauche, un affluent considérable, l'Anio, avec lequel il forme un angle presque droit.

« De la ligne de partage des eaux descendent de nombreux contre-forts qui s'élèvent graduellement et forment autant d'excellentes positions défensives. Sur l'un des contre-forts qui vont vers le Tibre, se trouvent situées les localités importantes de Mentana et de Monte-Rotondo, gros bourgs entourés d'épaisses murailles, et couverts au nord et au sud par un terrain déchiré et d'un abord très-difficile.

« C'est là qu'était établi le quartier général de l'insurrection.

« Deux routes conduisent de Rome à cette position : l'une longeant le Tibre, la voie ferrée de Rome à Florence et le pied des hauteurs ; l'autre, traversant l'Anio au pont dit Nomentana, se dirige sur Mentana, en suivant constamment la ligne principale de partage. Elle atteint sa plus grande élévation aux abords de Mentana, qu'elle domine du côté de Rome. Là était la clef de la position.

« Deux colonnes furent mises en mouvement : l'une de 300 hommes de l'armée pontificale, sur la route de la vallée, avait plus particulièrement pour mission de faire une diversion sur Monte-Rotondo, pendant l'attaque principale qui devait avoir lieu sur les hauteurs qui avoisinent Mentana.

« Une deuxième colonne prit la direction de cette localité. Elle se composait d'une avant-garde de 2000 zouaves pontificaux, des carabiniers, de la légion

romaine et d'une batterie pontificale. Ces troupes, sous les ordres du général Kanzler, avaient réclamé l'honneur de marcher les premières à l'attaque.

« La colonne française, sous les ordres du général de Polhes, se composait du 2^e bataillon de chasseurs à pied, d'un bataillon du 1^{er} de ligne, d'un bataillon du 29^e, de deux bataillons du 59^e, d'un peloton du 7^e chasseurs, d'une demi-batterie du 12^e d'artillerie, d'un détachement du génie et d'une section d'ambulance.

« Toutes ces troupes, malgré une pluie d'orage assez abondante, se mirent en marche à cinq heures du matin.

« La colonne principale, sortie de Rome par la porte Pia, traversa le pont Nomentana, que les avant-postes garibaldiens avaient abandonné la veille, et arriva à 4 kilomètres de la position sans être inquiétée.

« Vers une heure de l'après-midi, les avant-postes garibaldiens, établis dans les taillis qui bordent la route, ouvrirent le feu sur l'avant-garde pontificale. Ces taillis furent rapidement et brillamment enlevés par les zouaves, qui parvinrent à s'établir sur les hauteurs qui dominant Mentana.

« Pour soutenir ce mouvement offensif des zouaves et empêcher l'ennemi de déborder leurs ailes, le général de Polhés envoya à leur droite 3 compagnies du 2^e bataillon de chasseurs et un bataillon du 1^{er} de ligne, et, à leur gauche, un bataillon du 29^e avec une pièce d'artillerie.

« Le 1^{er} de ligne prit position sur une hauteur à 800 mètres de Mentana, et ouvrit un feu bien nourri contre ce village avec deux autres pièces d'artillerie mises à sa disposition. Malgré les ravages que ces pièces firent dans les rangs ennemis, malgré l'incendie qu'elles allumèrent dans le village, une nuée de tirailleurs, sortant de Monte-Rotondo, vint occuper toutes les crêtes et le plateau fortement ondulé qui se trouve sur la route de Mentana, entre San-Sulpizio et Monte-Rotondo.

« La légion romaine et le bataillon de carabiniers pontificaux ayant beaucoup souffert, et l'ennemi opposant une résistance acharnée, le 1^{er} de ligne se porta rapidement sur la position, descendit au pas redoublé les pentes de San-Sulpizio, et, pour se soustraire aux boulets ennemis, se déploya, en conservant en colonne ses trois compagnies de droite. Puis, soutenu par les trois compagnies du 2^e bataillon de chasseurs et avec l'ordre de ne point tirer, ce bataillon appuya insensiblement vers l'extrême gauche des garibaldiens, pour menacer leur ligne de retraite sur Monte-Rotondo. Cette marche à la baïonnette, exécutée avec beaucoup d'ensemble, ne nous coûta que deux blessés et produisit sur les garibaldiens une impression telle qu'ils se retirèrent en masse compacte. Les trois compagnies de droite se déployèrent alors et exécutèrent aussitôt sur les garibaldiens massés en désordre sur la chaussée qui monte à Monte-Rotondo, un feu à volonté, à nombre de cartouches limité, qui porta la mort et surtout la démoralisation parmi eux.

« Le 1^{er} de ligne, qui avait ordre de régler sa marche sur celle des autres colonnes, s'arrêta et prit position pour attendre le mouvement offensif sur Mentana même.

« Pendant que ces événements se passaient à la droite, le bataillon du 29^e de ligne exécutait, à la gauche, un mouvement analogue. Il s'engageait vivement sur les positions boisées qui servent de ceinture au village, poussait, de collines en

collines, les tirailleurs ennemis et se rapprochait d'une manière sensible de Mentana, qu'il menaçait par le sud-est.

« Une colonne garibaldienne, forte de 1500 hommes, sortit alors de Monte-Rotondo et chercha, après avoir rallié les tirailleurs dispersés, à pénétrer dans Mentana qui soutenait un combat acharné contre l'attaque du centre, faite par l'armée pontificale. Laissant deux compagnies pour assurer sa retraite, le bataillon du 29^e se porta vigoureusement en avant et, compensant son infériorité numérique par le choix d'une bonne position dominant le terrain que devait suivre la colonne ennemie, il parvint à la maintenir et à empêcher jusqu'à la nuit sa réunion avec les forces qui défendaient Mentana.

« Après avoir fortement occupé les positions des deux ailes, il restait à tenter un effort sur le centre. Une reconnaissance offensive fut poussée vigoureusement sur Mentana par les troupes pontificales qui avaient été désignées pour cette attaque, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire ; la nuit ne permit pas de pousser à fond l'opération qui fut remise au lendemain.

« Les bataillons du 1^{er} de ligne et du 29^e, qui étaient plus avancés, reçurent l'ordre de quitter leur position à la nuit et de se rallier, le 1^{er} de ligne près du 59^e et le 29^e près des bivouacs des zouaves pontificaux. Toutes les troupes campèrent donc sur le champ de bataille, laissant leurs grand'gardes à une demi-portée de fusil de Mentana et prêtes à recommencer l'attaque au point du jour.

« La nuit se passa sans alerte.

« Vers cinq heures et demie du matin, le lieutenant-colonel Bressolles, du 59^e, fit savoir qu'en visitant ses grand'gardes il avait cru remarquer que Mentana était évacué. Ordre lui fut donné de s'en assurer militairement. Dès le début de cette opération, un drapeau parlementaire était hissé sur le château de Mentana, et un parlementaire garibaldien sortait du village. De concert avec le général Kanzler, le général de Polhes rejeta la proposition de laisser sortir les défenseurs de Mentana avec armes et bagages.

« Pendant ce temps, la reconnaissance faite par le 59^e avait pénétré dans Mentana, et son chef, le lieutenant-colonel Bressolles, entra directement en pourparlers avec le major garibaldien qui commandait le château.

« La capitulation fut convenue aux conditions suivantes, que ratifièrent les généraux Kanzler et de Polhes : les défenseurs du château sortiraient du château en déposant leurs armes, et seraient reconduits à la frontière italienne par une escorte française ; les autres garibaldiens, au nombre de huit cents environ, seraient prisonniers de guerre.

« D'un autre côté, le 1^{er} de ligne, après s'être assuré que le 59^e ne rencontrait aucune résistance dans Mentana, poussa une forte reconnaissance sur Monte-Rotondo. Deux paysans certifièrent que les garibaldiens avaient évacué la place pendant la nuit. On s'avança alors avec toutes les précautions nécessaires pour éviter une surprise, et on ne rencontra que des habitants inoffensifs et des garibaldiens morts ou blessés. Le 1^{er} de ligne, suivi du 2^e bataillon de chasseurs, entra dans Monte-Rotondo aux acclamations enthousiastes de la population et aux cris de : *Vive l'Empereur !* Les armes du Saint-Père furent arborées aussitôt sur

la tour du palais ; on ramassa près de 2000 fusils abandonnés et on s'occupa immédiatement d'organiser des moyens de défense.

« Le régiment de zouaves pontificaux, fort de 1500 hommes, occupa le château et la ville. Les autres troupes campèrent à 2 kilomètres des murs, à proximité des puits qui existent dans ce rayon.

« Nos pertes dans cette brillante affaire se résument en 2 officiers blessés, 2 soldats tués, 36 blessés et 1 disparu.

« L'armée pontificale, chargée de l'attaque principale, a éprouvé des pertes beaucoup plus considérables. Quant à celles des garibaldiens, elles sont énormes par rapport avec celles éprouvées par les troupes alliées. Le nombre des morts ramassés sur le champ de bataille dépasse 600, celui des blessés est en proportion, et celui des prisonniers s'élève à 1600.

« Nos soldats ont prouvé dès le début que, malgré leur entraînement naturel, ils possèdent cependant le calme et le sang-froid nécessaires pour tirer tout le parti qu'on peut attendre de la justesse et de la rapidité bien réglée du nouvel armement.

« Le général de Polhes a, dans cette circonstance, agi avec sa vigueur habituelle ; il m'a signalé les officiers, sous-officiers et soldats qui se sont le plus particulièrement distingués ; j'aurai l'honneur d'adresser en leur faveur à Votre Excellence des mémoires de proposition sur lesquels je la prie de vouloir bien appeler la bienveillance particulière de l'Empereur.

« Je ne puis mieux terminer ce rapport, Monsieur le maréchal, qu'en disant à Votre Excellence avec quel entrain et quelle bravoure les troupes pontificales se sont conduites. C'est un hommage que l'armée française se plaît à leur rendre.

« Rome, le 8 novembre 1867.

« *Le général en chef, aide-de-camp de l'Empereur,*

« DE FAILLY. »

Florence, 6 novembre 1867.

Comment vous raconter ce désastre ? Comment pourrai-je me guider au milieu de toutes les exagérations, au milieu de toutes les contradictions ? Je ferai de mon mieux. L'état-major de Garibaldi vient de publier un rapport sommaire des opérations de cette douloureuse journée ; j'ai ce rapport sous les yeux ; en outre, j'ai entendu bon nombre d'officiers garibaldiens raconter les principaux épisodes du combat. Tous étaient de bonne foi, mais tous ont-ils bien vu ?

A Monte Rotondo, la position n'était plus tenable ; on manquait de tout, les vivres étaient rares, mais suffisants pourtant ; les troupes, sans souliers, sans linge de corps, dans un état de dénuement horrible, commençaient à murmurer. « Des germes de dissolution se manifestaient, » dit le rapport de l'état-major garibaldien.

Garibaldi, à mon avis, répugnait à la pensée de conduire lui-

même ses volontaires à la frontière pour les voir désarmer par la gendarmerie ; aussi avait-il résolu de gagner Tivoli, occupée par Pianciani, et de se jeter ensuite dans les Abruzzes, où il aurait pu, ou continuer la guerre, ou dissoudre librement sa petite armée.

Dans ce but, il résolut de se porter sur Tivoli, la route étant libre. Il le croyait du moins.

Plusieurs officiers de Garibaldi, vivant dans son intimité, m'ont assuré que le général s'attendait à être attaqué.

Evidemment, ils se trompent. « Les troupes pontificales, dit Garibaldi dans une proclamation dont je vous donnerai plus loin le « texte, vinrent nous barrer le chemin. »

Aussi n'avait-on pris aucune des précautions d'usage. Les pontificaux, occupant l'angle formé par le Tibre et le Teverone et gardant les ponts Mammolo, Molle, Nomentano et Salara, on croyait pouvoir passer librement.

Remarquez d'ailleurs qu'on ne se mit en mouvement que vers midi ! Peu ou point d'éclaireurs ; seul à l'avant-garde, un bataillon de bersagliers, la meilleure troupe de Garibaldi.

Vers 1 ¹/₂ heure, cette avant-garde arrive à Mentana, l'ancienne Nomentum (elle dépasse ce bourg de cinq cents habitants), et au bout de quelques minutes les volontaires se trouvent attaqués par les avant-postes des pontificaux.

Tout se borne d'abord à une fusillade de tirailleurs ; Garibaldi accourt et donne ses ordres ; il cherche à mettre en position ses deux canons pris à Monte Rotondo, mais il n'y peut parvenir ; il doit en abandonner un tout attelé qu'on encloue. Toutefois, l'avant-garde se replie vers Mentana.

Les volontaires occupent un peu en désordre les maisons du bourg, le château et quelques fermes des environs ; ils espèrent tenir les pontificaux en échec. Ces derniers enlèvent une partie du bourg à la baïonnette ; l'autre partie, le château, résiste encore.

Mais dès lors, il faut songer à la retraite. Les volontaires engagés à Mentana sont déjà coupés, ou à peu près.

Tout à coup, sur le flanc gauche des volontaires, tombe une colonne de pontificaux, chasseurs indigènes et légion d'Antibes. D'où venait cette colonne ? de la Via Salara sans doute ; les volontaires — les plus jeunes — qui se trouvaient au centre ne peuvent soutenir le choc, ils se débandent ; une affreuse panique se déclare, la plupart jettent leurs armes. Tout est perdu ; les fuyards sont pris de tous côtés par la fusillade ; on en poursuit un certain nombre jusqu'à 800 mètres de distance.

Alors, malgré une charge brillante, on se trouve en pleine retraite.

Il faut se hâter, car l'ennemi peut couper aux volontaires la route de Monte Rotondo.

On se retire; une partie du corps de Garibaldi est coupée évidemment; on était parti 5000, de l'aveu même des garibaldiens, on rentre 3000 à Monte-Rotondo.

Combien de morts et de blessés sont restés sur le terrain?

On dit 500; ce chiffre est peut-être exagéré; on m'a dit 300, et c'est sans doute la vérité.

Quant aux prisonniers, ils doivent être nombreux, 400 au moins; enfin beaucoup de volontaires, débandés, errent encore dans la campagne.

Il est inexact que Garibaldi, entouré par l'ennemi, ait dû la liberté et la vie à une charge brillante de Missori. Ces petits romans sont toujours inventés à la plus grande gloire de celui qui en est le héros.

Garibaldi, dans cette journée, a fait, comme toujours, son devoir, unissant le courage à la prudence.

Le rapport officiel de l'état-major garibaldien prétend que les volontaires ont eu sur les bras toute l'armée pontificale, ce qui est inadmissible; qui donc aurait gardé le quadrilatère romain, les ponts Salara, Molle, etc.? Des zouaves, des Antibiens ont pris part au combat, mais qui ignore que beaucoup de zouaves sont à Rome, qu'une partie de la légion d'Antibes est à Civita-Vecchia? Le rapport garibaldien avoue que les pontificaux n'ont pu mettre qu'un très petit nombre de pièces d'artillerie en position; cela est tout naturel pour qui connaît Mentana et ses environs.

La lutte avait duré fort peu de temps; les escarmouches l'ont seul prolongée.

Vers quatre heures, Garibaldi était rentré à Monte-Rotondo, où les pontificaux, sans doute pour ne pas se détacher de leur base d'opération, le Tibre, ne songèrent pas à l'attaquer.

Vers cinq heures, à la nuit tombante, Garibaldi donnait ordre à ses volontaires de se mettre en marche vers Passo Corese, première ville de la frontière italienne. On arriva vers dix heures aux avant-postes italiens. Garibaldi était sombre; il allait assister au désarmement de ses volontaires, cette chose douloureuse qu'il voulait éviter à tout prix.

Après avoir donné au général Fabrizi l'ordre de dissoudre sa petite armée, Garibaldi dicta la proclamation suivante :

« Corese, 3 novembre 1867.

« Aux Italiens !

« L'intervention impériale et royale sur le territoire romain enlève à notre mission son but principal : la délivrance de Rome.

« En conséquence, nous nous disposons aujourd'hui à nous éloigner du théâtre de la guerre en appuyant vers les Apennins ; mais l'armée pontificale n'ayant plus Rome à garder , et ayant réuni toutes ses forces , est venue nous barrer le passage.

« Nous dûmes accepter le combat , et si l'on considère notre situation , on ne trouvera pas étrange que nous ne puissions annoncer un nouveau triomphe à l'Italie.

« Les pontificaux se sont retirés du champ de bataille avec des pertes très graves ; nous en avons éprouvé aussi de considérables.

« Maintenant , nous resterons spectateurs de la solution que notre armée et l'armée française donneront à la question de Rome , et si cette solution n'est pas conforme au vœu de la nation , le pays trouvera en lui-même de nouvelles forces pour reprendre l'initiative et résoudre cette question vitale.

« G. GARIBALDI. »

L'arrestation de Garibaldi a donné lieu à plusieurs scènes émouvantes que je vais vous raconter en courant.

A Passo Corese , après avoir envoyé les ordres nécessaires pour dissoudre le corps des volontaires , Garibaldi , entouré de son état-major , de ses amis , prit place dans un train spécial , à condition qu'on le laisserait arriver librement à Florence.

Garibaldi voulait se rendre immédiatement à Caprera ; Crispi , d'après son désir , télégraphia aussitôt à la société Rubattino de mettre un vapeur à sa disposition. Garibaldi se serait embarqué à Livourne. Le train dans lequel Garibaldi et les siens avaient pris place , s'arrêta à Figline (deux heures environ de Florence). Aussitôt un lieutenant-colonel de carabiniers se présenta à la portière et demanda à parler au général Garibaldi sans témoins. La station était occupée par de forts détachements de troupes.

Garibaldi , étant descendu de wagon , fut déclaré en état d'arrestation.

— Etes-vous porteur d'un mandat régulier d'arrestation ? demanda Garibaldi.

— Non , répondit le lieutenant-colonel Camozzi , j'ai simplement l'ordre de vous arrêter.

— Vous savez , répliqua Garibaldi , que vous allez commettre une illégalité. Je ne suis coupable d'aucune hostilité contre l'Italie , ni contre ses lois. Je suis député italien , général romain , élu par un gouvernement légalement constitué , et citoyen des Etats-Unis. Comme tel , n'ayant été pris en flagrant délit d'aucun crime , je ne puis être arrêté ; vous et ceux qui vous envoient violez la loi en ma personne. Je vous déclare donc que je ne céderai qu'à la violence , et que si vous voulez m'arrêter , il faudra me porter de force.

Cent volontaires entouraient Garibaldi, prêts à le défendre. Il prit soin lui-même de les calmer.

Crispi, craignant une collision et ne pouvant croire à l'ordre d'arrestation de Garibaldi, télégraphia à trois reprises différentes au président du conseil, pour obtenir la mise en liberté de Garibaldi.

La dernière dépêche était ainsi conçue :

« Au comte Menabrea,

« Au nom de l'Italie, évitez un scandale. Fiez-vous à ma parole. Garibaldi ne partira que si l'on emploie la force. »

Ces trois dépêches restèrent sans réponse. Le colonel Camozzi, las d'attendre un ordre que le comte Menabrea s'obstinait à ne point vouloir donner, enjoignit à ses hommes de se saisir de Garibaldi. Ce dernier, ayant déclaré qu'il ne céderait qu'à la force, fut pris par quatre carabiniers et transporté par eux dans un wagon.

Le même soir il arrivait seul à Varignano.

— La *Gazette officielle* de Florence publie la note suivante :

« Le général Garibaldi, malgré les conseils qu'il avait reçus de se rendre à l'invitation qui lui avait été faite par le roi dans sa proclamation, et de se retirer avec ses volontaires derrière les rangs de l'armée, a voulu persister dans ses tentatives contre l'Etat pontifical. Ses colonnes, pendant qu'elles se dirigeaient vers Tivoli, ont été attaquées et défaites, et le général a été contraint de se réfugier, après une déplorable effusion de sang, à Passo Corese, sur notre territoire. De là, il s'est dirigé, par un train spécial, vers Livourne, pour se rendre ensuite à Caprera; mais le gouvernement du roi, décidé à maintenir partout l'empire de la loi et à enlever toute cause de perturbation de l'ordre public, a cru nécessaire de retenir le général Garibaldi en le faisant garder à Varignano, dans le golfe de la Spezia.

« Durant les événements qui se sont succédé, dans ces derniers temps, beaucoup de pays des Etats du saint-siège ont fait des plébiscites par lesquels ils votaient leur union au royaume d'Italie. Non-seulement le gouvernement du roi n'a pas provoqué de pareilles démonstrations, mais il les a ouvertement désavouées; il a donc dû, bien qu'avec regret, refuser d'en accepter les résultats, afin de ne pas rendre la situation plus compliquée encore et de se laisser en même temps une liberté plus grande pour défendre d'une façon plus efficace les vœux et les intérêts de la nation. En attendant, il fait les démarches les plus pressantes pour que les personnes qui ont pris part à ces actes ne soient pas molestées.

« Comme la dissolution et le désarmement des bandes de volon-

taires font cesser le besoin de toute intervention, le gouvernement du roi, ne reconnaissant pas opportun de rester plus longtemps sur les points occupés par nos troupes, a pris, depuis hier, la résolution de les faire rentrer sur le territoire de l'État. Des considérations militaires et politiques conseillaient d'ailleurs cette détermination qui, rendant la position du gouvernement du roi plus nette et plus libre de tout engagement, lui donnera plus d'autorité pour faire valoir les raisons sur lesquelles il peut s'appuyer dans les graves conjonctures actuelles.

« Le territoire pontifical étant désormais évacué par les volontaires, et tout danger d'agressions nouvelles évanoui, le retrait de nos troupes ôtera tout motif ou prétexte à la continuation d'un fait qui a plus que tout autre affligé le pays, c'est-à-dire la nouvelle intervention française à Rome.

« Le ministre impérial des affaires étrangères a déclaré, dans sa circulaire du 25 octobre, que, aussitôt que le territoire pontifical aurait été délivré des agresseurs et que la sécurité aurait été rétablie, la France considérerait sa tâche comme accomplie et se retirerait.

« Le gouvernement a eu foi dans ces assurances, et quand elles seront traduites en fait, il pourra entrer dans la voie des négociations pour régler, d'une façon définitive, la question romaine et chercher à obtenir une solution qui, conciliant les aspirations naturelles des Italiens avec les intérêts de la religion catholique, enlève une cause permanente d'agitation qui trouble l'Italie, alarme les consciences et compromet la paix de l'Europe.

« Le gouvernement du roi, par une politique ferme et nettement définie, fait tous ses efforts pour arracher le pays à la crise terrible qu'il traverse en ce moment, et il soumettra ensuite ses actes à la haute appréciation du Parlement. »

NOTE-CIRCULAIRE DU GÉNÉRAL MENABREA.

Florence, 9 novembre.

Monsieur le ministre,

J'ai déjà développé dans ma circulaire du 30 octobre aux représentants diplomatiques de S. M. à l'étranger les motifs qui ont déterminé le gouvernement du Roi à faire occuper par ses troupes quelques points du territoire pontifical au moment même où un corps d'expédition français débarquait à Civita-Vecchia. Il n'est donc pas besoin de rappeler les raisons qui nous ont déterminés à cet acte. Il suffit que le résultat que nous avons en vue ait été obtenu.

Partout où se présentèrent les troupes royales elles furent accueillies avec re-

connaissance par les habitants, parce qu'avec elles revenaient l'ordre et la sécurité pour tous les citoyens et le respect des autorités établies. Vous savez, M. le ministre, que dans plusieurs localités non occupées par nos troupes les populations ont fait des plébiscites en faveur de l'annexion au royaume d'Italie. Mais le gouvernement du Roi, qui avait déconseillé les manifestations et dont l'influence n'avait pas suffi à les empêcher, refusa de les accepter, ferme dans la parole qu'il avait donnée que sa résolution de passer les frontières n'entraînerait aucun acte d'hostilité.

L'invitation faite par la proclamation royale aux bandes de volontaires d'avoir à se retirer derrière l'armée italienne, ne fut pas écoutée par Garibaldi. Tandis que ce dernier, cherchant à exécuter un autre projet, dirigeait ses troupes vers Tivoli, les soldats de la France et du Pape l'attaquèrent et le battirent près de Mentana. Les volontaires se réfugièrent en grand nombre sur le territoire de l'Etat, où ils furent désarmés, et Garibaldi lui-même, qui s'était présenté à Passa-Corèse et manifestait l'intention de se rendre par Livourne à Caprera, fut au contraire retenu et gardé à Varignano dans le golfe de la Spezia. Cette mesure nous était dictée par la nécessité de raffermir l'autorité de la loi et d'éloigner tout risque de nouvelles perturbations.

La paix publique ainsi rétablie, les dangers qui menaçaient le Saint-Siège ont cessé.

Ce changement dans la situation faisait disparaître les motifs qui avaient rendu notre intervention nécessaire. En conséquence le gouvernement du Roi, pour ce qui le concerne, rappelait ses troupes sur le territoire de l'Etat.

Le gouvernement français, de son côté, a pris par sa circulaire du 25 octobre l'engagement solennel de considérer sa tâche comme accomplie et d'évacuer le territoire pontifical aussitôt qu'il serait délivré des agresseurs et que la sécurité y serait rétablie. Ces conditions sont maintenant réalisées.

En rentrant dans nos frontières nous avons écarté tout motif d'ajournement, et à présent, confiants dans la parole de la France, nous attendons qu'à son tour le gouvernement impérial fasse cesser son intervention, intervention que nous n'avons jamais jugée nécessaire, qui a été pour l'Italie un acte douloureux et qui, si elle continue, deviendra un empêchement à un accommodement durable.

Si donc l'attitude du gouvernement royal et ses fermes résolutions donnent à tous l'assurance que les faits passés ne pourront plus se renouveler, chacun est amené à conclure des événements que le but de la convention du 15 septembre 1864, stipulée avec l'espoir d'un prompt rapprochement entre le Saint-Siège et l'Italie, a été complètement manqué. Rien en effet jusqu'à présent n'a pu modifier l'attitude du gouvernement pontifical à l'égard de celui du Roi. Rome donne à présent le singulier spectacle d'un gouvernement qui peut se maintenir par une armée composée d'un ramassis de gens de tous les pays, tout à fait disproportionnées avec sa population et avec les ressources financières de l'Etat, et qui cependant se croit obligé de recourir à l'intervention étrangère.

Un accord sincère avec l'Italie ferait disparaître jusqu'à l'ombre d'un danger pour le Saint-Siège et permettrait d'employer au profit de la religion les trésors

dépensés en armements superflus, garantirait la Péninsule contre de nouvelles et déplorables effusions de sang, et serait un gage certain de cette paix qui est également nécessaire et au Souverain-Pontife et au royaume d'Italie. Notre pays, autant que tout autre, a un sentiment religieux vif et profond, mais mieux que tout autre il sent les difficultés et les divisions qui résultent de l'existence d'un pouvoir qui, établi sur des règles immuables et s'exerçant dans les régions suprêmes de la foi, subit en même temps les obligations d'un gouvernement terrestre, sujet aux influences des passions politiques et destiné à se modifier suivant la marche des temps et en raison des progrès de la civilisation. Le sol qui renferme les tombes des apôtres, où l'on conserve le dépôt des traditions de la foi catholique, est le siège le plus sûr de la papauté. L'Italie saura le défendre, l'entourer de toute la vénération et de toute la splendeur qui lui sont dus et en faire respecter l'indépendance et la liberté. C'est là le plus vif désir des Italiens. Mais pour que tel but puisse être atteint, vous comprenez, M. le ministre, que des engagements mettant d'accord les intérêts du Saint-Siège avec ceux du royaume sont indispensables. La cause de la religion et celle de l'ordre européen y sont également intéressées. Si l'Italie constituée est destinée à être un grand élément d'ordre et de progrès, il est nécessaire, pour qu'elle puisse exercer cette noble mission, de faire disparaître de son sein la cause qui la maintient aujourd'hui en état d'agitation permanente.

En exposant les considérations que je viens de développer, vous saurez certainement, M. le ministre, faire naître la conviction de toute l'urgence qu'il y a à résoudre sans délai la question romaine.

Agréé, etc.

(Signé) MENABREA.

ROME. — *L'Unita cattolica* donne les détails suivants sur l'organisation et la force de l'armée pontificale :

L'armée a pour commandant en chef le général Kanzler, qui est en même temps ministre des armes du saint-père. Il a sous ses ordres les généraux de Courten et Zappi.

Les corps composant l'armée sont :

1^o Un régiment d'infanterie de ligne à trois bataillons, de huit compagnies, entièrement formé de volontaires indigènes;

2^o Un bataillon de chasseurs, également indigène, composé de dix fortes compagnies;

3^o Un régiment de zouaves, composé de quatorze compagnies de plus de 160 hommes chacune;

4^o Un bataillon de carabiniers étrangers de dix compagnies très fortes;

5^o Une légion française de dix compagnies, commandée par le colonel d'Argy;

6^o Une légion de gendarmes à pied et à cheval, forte de plus de 2000 hommes, et qui, en cas de besoin, peut faire le service de ligne;

7° Trois batteries de campagne avec des canons rayés et des obusiers du meilleur modèle. A ces batteries, très bien montées, on doit en ajouter une autre de quatre obusiers de montagne, qui seront peut-être remplacés par les petits canons à manivelle arrivés récemment ;

8° Un corps de génie indigène ;

9° Enfin un corps du train, un service d'ambulance et un bataillon de vétérans sédentaires qui, au besoin, peuvent tenir garnison.

Il y a en outre un état-major général auquel appartiennent des officiers indigènes et étrangers.

L'armement est aussi bon que celui des meilleures troupes de l'Europe. Sous peu, les soldats pontificaux auront même les nouveaux fusils se chargeant par la culasse.



Tessin. — Le Conseil d'Etat, dans sa séance du 5 novembre 1867, a nommé M. Jean *Chicherlo-Sereni*, de Bellinzona, au grade de 2^e sous-lieutenant de guides.

Fribourg. — M. *Repond*, commandant du 99^e bataillon de réserve, ayant obtenu sa démission par raison d'âge, a été remplacé par M. *Sudan*, Jean-Baptiste, commandant du 39^e bataillon d'élite.

M. *Egger*, Xavier, major de ce bataillon, en a été nommé commandant, et M. *Reynold*, Alfred, capitaine aide-major, a été promu major du même bataillon.

Vaud. — Le Conseil d'Etat a nommé :

Le 6 novembre 1867, MM. *Butticaz*, Henri, à Treytorrens, major du bataillon d'élite n° 45 ; *Chausson*, Paul-Frédéric, à Aigle, major du bataillon d'élite n° 26 ; *Viquerat*, F., à Donneloye, lieutenant au n° 2 du 10^e bataillon d'élite.

Le 7, MM. *Ducret*, Constant, à Lausanne, major du 113^e bataillon R. F. ; *Faraudo*, Georges, à Lausanne, major commandant le 6^e bataillon R. C. ; *Favre*, F.-L., à Thierrens, 1^{er} sous-lieutenant du centre n° 2 du 2^e bataillon R. C.

Le 8, M. *Dazimond*, Antoine-Marc, à Eysins, capitaine du centre n° 3 du 10^e bataillon d'élite.

Le 9, MM. *Gloor*, Ch.-Isaac, à Echallens, lieutenant des chasseurs de droite du 70^e bataillon d'élite ; *Thuillard*, Jean-Louis, à Lausanne, 1^{er} sous-lieutenant de la même compagnie.

Le 11, MM. *Rossey*, Henri, à Lachaux, capitaine du centre n° 4 du 70^e bataillon d'élite ; *Perey*, Auguste, à Chavornay, lieutenant du centre n° 3 du 10^e bataillon d'élite.

Le 12, MM. *Mabille*, Gustave, à Yverdon, lieutenant du centre n° 3 du 26^e bataillon d'élite ; *Millioud*, Constant, à Penthérez, 1^{er} sous-lieutenant du centre n° 4 du 10^e bataillon d'élite.

Le 15, MM. *Meylan*, Henri, à Lausanne, capitaine du centre n° 3 du 113^e bataillon R. F. ; *Emery*, Louis, à Yverdon, 1^{er} sous-lieutenant du centre n° 1 du 12^e bataillon R. C. ; *Pittet*, Constant-Armand, 1^{er} sous-lieutenant du centre n° 2 du 9^e bataillon R. C.

Il a également nommé :

M. le commandant *Henninger*, membre de la commission de la 1^{re} section du 3^e arrondissement, en remplacement de M. Morin, démissionnaire, et M. le major *Butticaz*, membre de la commission de la 2^e section du même arrondissement, en remplacement de M. Mercanton, aussi démissionnaire.

Errata.

Dans notre dernier numéro, page 495, ligne 20, il a été omis le nom de M. le colonel *Paravicini*, au nombre des membres de la commission stratégique.

Même page, ligne 12, il a été omis le nom de M. le colonel *Philippin*, au nombre des membres de la commission tactique.